

## Une utopie réalisée

Suzanne Jacob

Volume 50, numéro 1-2, 2014

Volume jubilaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026228ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026228ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacob, S. (2014). Une utopie réalisée. *Études françaises*, 50(1-2), 99–101.  
<https://doi.org/10.7202/1026228ar>

# Une utopie réalisée

SUZANNE JACOB

*La bulle d'encre*, en 1997, se proposait de découvrir de quoi était fait le discernement à l'œuvre dans l'écriture, tentait de le cerner à travers l'invention des réalités du monde avec l'outil du langage, arrivait à la conclusion que l'être-en-train-d'écrire travaillait à rompre avec un discernement *entendu, prêt-à-porter*. Que toute œuvre humaine doit naître dans la pénombre et l'aveuglement pour atteindre à sa liberté, il aurait fallu des milliers de pages et toute *La mort de Virgile* d'Hermann Broch pour citer les écrits qui en témoignaient. C'était il y a dix-sept ans. Depuis, il y a eu la chute des tours jumelles de 2001, le tsunami de 2004, le séisme d'Haïti en 2010, le Printemps arabe de 2010, l'accident nucléaire de Fukushima en 2011, le Printemps érable de 2012, le déraillement de Lac-Mégantic en 2013, des chocs médiatiques, des déferlements d'images auxquels des milliers d'interactifs ont participé à la vitesse de l'éclair en cochant « j'aime » ou « j'aime pas », ce mode de mots de tri, ce mode actuel du mot d'ordre.

2014. Sochi, Syrie, Ukraine, Liban, Soudan. Je relis *Le degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes. Une phrase du chapitre VI intitulé « L'utopie du langage » parvient à occuper ma réflexion pendant plusieurs jours : « ...il a beau créer un langage libre, on le lui renvoie fabriqué... ». Deux anecdotes me reviennent sans cesse à la mémoire. La première, c'est l'automne de 1964 à l'Université de Montréal. Thibault et moi, nous sommes inscrits en Lettres. Nous assistons à notre premier cours sur *L'étranger* d'Albert Camus. Le prof se met à parler de

l'homme Albert Camus comme s'ils avaient gardé les cochons ensemble. Thibault et moi, nous mâchouillons le bout de nos stylos. Ça dure. Thibault fait alors entendre un énorme rot très malpoli. Nous quittons silencieusement l'amphithéâtre et nous allons louer des chevaux pour faire une balade dans les sentiers dorés du Mont-Royal. Dans mon souvenir actuel, nous regardons alors le monde avec le regard que *L'étranger* nous a donné pour le faire et nous nous taisons très fort parce que nous ne voulons pas perdre ce regard. Nous en avons terriblement besoin. Nous avons le sentiment que les potins sur l'homme-Albert-Camus ont déjà commencé à nous faire perdre ce regard donné par *L'étranger*, qu'ils vont nous le renvoyer *fabriqué*. La seconde anecdote, on est à l'hiver 1980. Marie Lafleur a publié *Mélano* qui a reçu un très bon accueil de la critique. Je demande à Marie si elle compte présenter bientôt le manuscrit auquel elle met la dernière main. Elle me répond qu'elle est aux prises avec l'effet qu'ont eu sur son écriture les commentaires du monde littéraire d'une part, et le silence accusateur des siens d'autre part. Elle ne peut plus écrire une ligne sans se sentir en liberté surveillée. Elle a beau débrancher le téléphone, s'enfermer dans un « séjour » de création, rien ne peut apaiser le sentiment qu'elle est entrée dans une imposture sans issue, imposture qui lui impose la camisole de force de la posture de l'écrivaine lesbienne engagée. Elle éprouve de la honte à s'être laissé entraîner à la « poubelliciation » (Lacan). Elle ne publiera plus.

Aujourd'hui, j'ajouterais bien quelques brefs chapitres à *La bulle d'encre*. L'un d'eux pourrait s'intituler *La bulle de sang*, où il s'agirait de l'apprentissage d'un deuxième discernement, en amont et en aval de l'avènement d'une œuvre dans le monde public, qui montrerait que l'entretien d'un clivage positif entre l'auteur créé par l'être-en-train-d'écrire et l'auteur « pavané » dans le mondain littéraire est essentiel au maintien de la liberté de l'être-en-train-d'écrire. Si l'identité de notre être mondain est construite grâce à la multiplicité des échos renvoyés par le monde extérieur à partir des premiers visages et des premières voix jusqu'au visage et à la voix que nous prêtons à la multitude, l'identité de l'auteur logé au sein du livre se construit dans cette chambre d'échos qu'est le livre lui-même en train de naître. L'erreur aurait été, pour Marie Lafleur par exemple, d'avoir mêlé les sangs de *Mélano* et de son auteure ; de n'avoir pas su se prémunir par un solide clivage de la dépossession radicale qu'a été la publication. Lorsque Pierre Jean Jouve

a renié ses romans, j'imagine aujourd'hui qu'il a cédé au doute qui le taraudait et qu'il a cherché à démêler le sang de l'homme-Jouve du sang qui irriguait, *Hécate, Vagadu, Paulina 1880*.

Je viens de parcourir le numéro hors série du *Monde* sur Marcel Proust, une illustration innocente de tentative de destruction de la scène de *La recherche* au profit des coulisses mondaines où toussait l'homme-Marcel-Proust. Sans parler de l'insatiable appétit pour les ragots, le portfolio de photos des « modèles » est particulièrement efficace pour défigurer les personnages de *La recherche* que la lecture fait apparaître dans l'imaginaire propre à chaque lecteur. Mais Proust cultivait le *clivage* essentiel à l'avènement de l'œuvre non seulement dans sa vie, mais dans l'œuvre même. Il s'agirait d'un exemple d'utopie réalisée.

Suzanne Jacob, le 8 mars 2014